



série de dialogue féministe

#3

DÉCEMBRE 2016

Le féminisme chewing-gum et la décolonisation et la décapitalisation des esprits

Fungai Machirori

Il y a une dizaine d'années, lorsque je poursuivais mes études de premier cycle en journalisme et médias au Zimbabwe, notre classe a suivi un cours obligatoire sur le genre et le féminisme. Pendant une bonne partie du semestre, nous avons étudié les travaux de chercheuses et militantes féministes telles que Simone de Beauvoir, Germaine Greer et Gloria Steinem. Nous avons appris les différentes vagues du féminisme dans le contexte d'une histoire très éloignée de la nôtre, mais que nos études ont rendue universelle. Et par conséquent, du moins dans mon esprit, le féminisme n'avait rien à voir avec moi au-delà du fait de m'avoir permis de réussir mon unité d'enseignement afin de terminer mes études.

J'ai continué dans cette voie pendant une bonne partie de ma vie la vingtaine d'âge passée, travaillant au sein de la société civile et m'identifiant comme une « activiste des questions de genre », en alignant beaucoup de mes émotions sur des normes convenues de ce que je qualifierais de colère polie. Ce ne serait que quelques années plus tard, au cours d'une formation avancée en études féministes, que j'allais me compte que je ne savais toujours pas ce qu'était vraiment le féminisme. Pendant longtemps, j'avais résisté à ce que je considérais alors comme un « étiquetage » externe, me rappelant les mots ci-après retirés d'une interview accordée en 1994 par l'écrivain nigérian Buchi Emecheta, qui résonnent

encore dans mes oreilles ; à la question de savoir si elle se considérait comme une féministe, elle a entre autres répondu : « Je ne me suis jamais qualifiée de féministe. » Mais si vous choisissez de me considérer comme une féministe, c'est votre affaire... » (Mikell G., *African Feminism: Toward A New Politics*, 2003)

J'ai également en mémoire d'autres œuvres telles que le poème « Sisterhood » de Nkiru Uwechia Nzegwu, qui raconte une conversation entre une jeune femme noire domestique et sa « patronne » blanche, qui sont prétendument solidaires dans leur lutte contre le patriarcat ; la conversation se termine comme suit:



“J’ai levé les yeux
de ma corvée
sur le sol de la cuisine
qu’une nouvelle sœur trouvée
m’avait ordonné d’être
à genoux
pour frotter et nettoyer le sol
pour la misère qu’elle me payait :
à genoux
pour frotter et nettoyer le sol
au nom de la sororité.”

Mon ambivalence à propos du féminisme était liée au fait de m’identifier moi-même dans une politique qui ne semblait pas avoir été définie en pensant à moi, une politique qui, au mieux, me confondait et, au pire, me mettait en colère. S’agissait-il d’une identité orientée vers l’extérieur que je devais assumer de force ? Me suis-je demandé. N’était-ce qu’une autre forme de néocolonialisme ?

Certes, il s’agit là d’un parcours que j’ai dû faire pendant des années ; des années au cours desquelles je me suis posé de nombreuses questions et j’ai cherché à obtenir des réponses, devenant même parfois plus frustrée par le caractère insaisissable de ces dernières. Mais c’est justement ce parcours qui a fécondé le travail de la politique et de la prise de conscience, où je me suis inspirée des travaux d’auteures telles qu’Audre Lorde, Patricia McFadden, Filomina Steady, Ama Ata Aidoo, Everjoice Win, Bell Hooks et bien d’autres femmes de couleur qui m’ont poussée à suivre mon propre parcours féministe.

Comme dans le réveil qui s’était opéré en moi en lisant enfin la littérature africaine à la fin de mon adolescence (après avoir énormément lu des textes occidentaux et été bercée par les imaginaires sur la neige, le style de vie victorien et les paysages anglais), la lecture des œuvres de ces femmes m’a située dans un contexte où je pouvais m’identifier et me positionner.


Le féminisme est « cool » ... ou non ?

Aujourd’hui, le féminisme est cool, du moins en Occident. Il pourrait même être considéré comme quelque chose de branché. À Hollywood, se qualifier

de féministe apparaît de plus en plus comme un tampon vous donnant les allures de progressiste. Beyoncé, l’un des chanteurs engrangeant le plus de succès actuellement, sample sur son tube « Flawless » un extrait du talk show de TEDx qui reprend l’essai *We Should All Be Feminists* de Chimamanda Ngozi Adichie. Dans le même temps, cependant, on trouve dans les paroles de cette chanson les vers « Bow down bitches » (inclinez-vous, salopes) et « I woke up like this » (Je me suis réveillé dans cet état) ; cela fait référence au fait de se réveiller sans aucun reproche à se faire, ce qui dans ce cas peut être associé à la beauté féminine hétéronormative (maquillage raffiné, rouge à lèvres osé et coiffure à la mode). De Jennifer Lopez à Taylor Swift, c’est cool d’être féministe de nos jours. Peu importe que l’on puisse difficilement identifier les positions politiques ou les critiques de ces stars sur des questions aussi importantes que l’autonomie corporelle des femmes, le patriarcat et le capitalisme. En fait, trop souvent, ces stars jouent le jeu des questions problématiques – et les perpétuent – que leur féminisme devrait combattre.

Je voudrais cependant affirmer que les discours en Afrique, bien que très similaires, font une focalisation sur un autre lieu de pouvoir et de capital. Alors que le consumérisme occidental réussit à merveille à emballer et à vendre une marque de « féminisme chewing-gum », qui ne reste sucré que quelques minutes, nous observons des interventions programmatiques à court terme et accrocheuses autour de l’activisme féministe. « He for She », une campagne menée par la vedette de cinéma Emma Watson à travers les Nations unies, s’est développée dans de nombreux pays en établissant un rôle pour les hommes dans la lutte pour l’égalité de genre, mais trop souvent par des engagements publics dénoués de toute critique qui impliquent peu d’engagement envers la justice transformatrice à long terme. L’Orange Day, une autre activité récemment devenue populaire, demande aux observateurs de s’habiller en orange le 25 de chaque mois comme moyen d’éveiller les consciences contre la violence à l’égard des femmes. Tout en étant un indicateur important de solidarité, la pratique





ne s'accompagne pas toujours d'un engagement critique à l'égard de la violence et de ses multiples manifestations et localisations.

Par ailleurs, il est de plus en plus courant que des formations et des ateliers impliquant des femmes soient rapidement étiquetés de rassemblements féministes, même si les organismes de financement, les organisateurs et les participants ne partagent pas de façon manifeste les mêmes positionnements politiques envers le féminisme. Je me souviens d'avoir participé à l'une de ces réunions l'année dernière, où quelques participantes ont admis qu'elles étaient disposées à se dire féministes seulement pendant le déroulement de la réunion. Pour elles, le féminisme était simplement une passerelle pour accéder aux ressources et aux opportunités. Peut-on vraiment les blâmer, sachant que les organisateurs de l'atelier eux-mêmes se sont davantage souciés de respecter des objectifs et des indicateurs numériques plutôt que de construire une conscience féministe ?

Ainsi, étant donné qu'il y a une appropriation du féminisme au sein des marchés de consommation tels que les médias occidentaux dominants, le divertissement et la publicité, nous devons par là même faire face à cette réalité localement et à la manière dont la société civile y répond.

Le féminisme au Zimbabwe

En effet, le cheminement vers la conscientisation et l'expression féministes au Zimbabwe est confronté à de nombreux défis. Hormis quelques espaces transformateurs et alternatifs, il demeure fortement stigmatisé et censuré de se définir comme féministe, au sens où il serait aisé de se référer à des politiques favorables aux questions qui continuent d'alimenter la polémique telles que l'avortement, les droits des LGBTQI, le sexe et la sexualité. C'est dans ce contexte qu'en 2014, seulement, la Cour suprême a rendu un jugement historique en faveur de l'indemnisation de Mme Mildred Mapingure, une victime de viol qui a subi les inefficacités et les préjugés du système judiciaire. Mapingure a été violée lors d'une attaque perpétrée par des voleurs en 2006, qui a entraîné une grossesse non désirée. Après une série d'événements à la suite

desquels le droit légal d'avoir accès à un avortement lui a été refusé, ce conformément aux dispositions de la loi sur l'interruption de grossesse, qui autorise l'avortement en cas de viol, Mapingure a mené sa grossesse à terme. Elle a intenté une action judiciaire contre le gouvernement, réclamant un total de 51 000 USD au titre de dommages et de prise en charge de son enfant. La Cour suprême a rendu un jugement prévoyant de rémunérer les dommages subis par Mme Mapingure, mais pas de soutenir la prise en charge de l'enfant.

Plus de cinq ans après son ouverture, la Clinique de prise en charge des cas de viol d'adolescentes et d'adultes de Harare, seule institution au service d'une population de plus d'un million de personnes, peine toujours à satisfaire ses besoins en ressources pour traiter les cas de viol et de violence sexuelle qui se présentent à elle. À la fin de l'année 2015, une campagne de financement participatif a permis de recueillir 1 135 USD pour payer le personnel de la clinique, aux prises avec des difficultés financières criantes, sous forme de primes de Noël, ce qui met à nu les conditions de dénouement dans lesquelles ces services essentiels sont fournis.

Et alors que je parle du féminisme et de son émergence dans la société civile dominante, je voudrais m'empresser d'ajouter également qu'il se développe dans le contexte d'une apathie sociale, où des titres tels que ceux indiqués ci-après sont publiés dans la presse, ne suscitant comme réaction que quelques tweets de protestation;

Une domestique âgée de 14 ans agressée pour avoir arraché le mari de sa patronne (NewsDay, 25 janvier 2016);

Une jeune fille âgée de 13 ans couche avec 3 papas-gâteaux et contracte le VIH (The Herald, 26 septembre 2016).

En outre, le pentecôtisme radical continue d'étendre son influence, dans un contexte où l'État n'arrive pas à garantir la protection sociale aux citoyens, exacerbant ainsi les modes de relation profondément patriarcaux. À la fin de l'année dernière, un pasteur zimbabwéen

s'est vu entraîner dans une vive polémique lorsque des femmes fidèles se sont rassemblées dans son église pour recevoir des préservatifs qu'il avait oints par la prière ; les effets du miracle auraient commencé à se faire sentir lorsqu'une femme qui vivait séparée de son mari depuis deux ans a apporté ses préservatifs au pasteur, qui devait les bénir par la prière, afin de le convaincre (son mari) de pratiquer le sexe en toute sécurité jusqu'à ce qu'ils connaissent leur situation sérologique. L'idée sous-jacente au concept de préservatif miracle est que le pouvoir de négocier les rapports sexuels protégés - ou de refuser tout sexe - n'est par dévolu par la femme elle-même, mais par le pasteur (comme l'intercepteur de Dieu), qui seul peut transmettre ce pouvoir à l'objet de négociation. Dans une étude menée en 2015, 16 femmes chrétiennes zimbabwéennes maltraitées par leur partenaire intime masculin sur 22 (près de 75% de la cohorte) ont déclaré qu'elles ne profitaient d'aucune disposition de la loi contre la violence familiale pour signaler aux autorités les abus dont elles étaient victimes (Chireshe, 2015). Parmi les raisons invoquées par les femmes qui n'ont pas signalé les violences, on trouve la croyance dans le pouvoir de la prière de mettre fin à la violence, la perception des mauvais esprits comme étant les véritables auteurs de la violence et l'idée qu'une telle souffrance était un test de foi nécessaire.

Le travail de décolonisation et de décapitalisation des esprits est donc un travail que nous devons comprendre comme étant extrêmement complexe, conflictuel et qui se fait au prix d'une bonne partie de notre confort. Pour exprimer un féminisme politique dynamique, nous devons être de plus en plus à l'aise face aux multiples oppressions et contradictions qui marquent nos vies en tant que femmes zimbabwéennes et africaines. Nous devons également être conscientes des nombreuses raisons pour lesquelles beaucoup de gens sont réticentes à s'identifier comme féministes, considérant l'« activisme du genre » comme le concept qui exprime le mieux leurs perspectives politiques. De ce fait, nous ne devons pas considérer le travail féministe comme achevé, comme peuvent le suggérer les lignes budgétaires que nous attribuons à notre travail, les théories du changement que nous élaborons ou les cadres logiques dans lesquels nous projetons des objectifs radicaux mais finalement irréalisables, par lesquels nous sacrifions la qualité de notre potentiel d'influence pour la quantité de personnes que nous pouvons atteindre. Malheureusement, le patriarcat continue, sous ses nombreuses formes, de façonner et forcer notre silence. Les formes en question sont le financement dépolitisé, l'homme de la « touche de miséricorde » de Dieu et les réponses choquantes, négligentes et nationalisées à des questions qui affectent largement les femmes. ●





Au sujet de l'auteur:

Fungai Machirori est chercheuse, consultante dans le domaine des médias, spécialiste de la communication et blogueuse (<https://fungaineni.net/>) du Zimbabwe. Ses domaines de recherche comprennent l'impact des nouveaux médias sur les organisations féministes et les liens qui se nouent entre la politique et le financement féministes.

La Série de Dialogue Féministe:

L'idée sur la Série de Dialogue Féministe est née lors d'un Atelier International sur le Féminisme Politique en Afrique organisé par la Plateforme Féministe Mozambicaine Forum Mulher et la Friedrich-Ebert-Stiftung (FES) en octobre 2016 à Maputo. La rencontre a rassemblé plus de 50 militantes féministes et universitaires de tout le continent. Inspirée par les discussions et les interventions stimulantes de l'atelier, cette série se veut être une plateforme permettant de partager d'importantes réflexions féministes. De cette manière, la série veut contribuer au développement et à la diffusion des connaissances féministes africaines afin de transformer les conditions politiques et économiques du continent vers la justice sociale et de genre.

La Série de Dialogue Féministe compte fièrement sur la contribution artistique de Ruth Bañón (en-tête artistique) et sur le modèle de Sebastião Montalvão (Lateral Comunicações).

Cette série vous est présentée par:

